

La Dame-Blanche du Pouey

C'était à Saint Savin, au cœur des Sept Vallées, en pays Lavedan.

Alors que peste et disette ravageaient nos terres, en l'an de grâce mille six cent cinquante-trois, moi, Guilhem Chrestiaas, fustier de mon état, j'ai vu ce que d'autres ne verront jamais. Car c'est l'histoire de Jeannette que je voudrais vous conter. Et que notre bon maître Germain d'Antin, seigneur d'Ourout et de Vieuzac, me soit témoin, les événements que j'ai vécus avec elle ont marqué ma vie à jamais.

Mais avant de débiter mon récit, je voudrais rendre louange au frère Cyprien, car je n'ai jamais su écrire, et qu'il a eu la bonté de prêter sa plume et ses mots à mes paroles maladroitement. Je voudrais aussi dire que j'ai forcé sa main, qui regimbait à le faire, pour que soit rapporté ceci : Je n'ai jamais été homme pieux, car j'ai toujours pensé que Dieu était autant présent dans la beauté de nos montagnes que dans les reliques de nos églises. Et que c'étaient les hommes qui avaient mis le diable, ou à tout le moins de mauvais sentiments, dans leurs mots et dans leurs actes. Partant, je crois que le Seigneur n'aurait jamais souhaité que femmes et hommes, quelle que fût leur parenté, ne pussent entrer dans sa Maison que par la porte basse, rampant à ras du sol, et qu'il leur soit interdit de se signer au bénitier commun.

Car c'est par une porte basse que commence mon histoire : je suis né cagot, un crestian ou cascarrot comme ils disent, et le regard des autres restera toujours pour moi un poids à porter en dedans. J'arrivais de Lourdes, où ma porte fut marquée à la chaux après que la peste m'a arraché épouse et enfant, mortes alors que j'étais par les vaux – et jamais je n'ai pu porter leur deuil, car leurs corps avaient été jetés en fosse sur ordre du chirurgien de peste. Je me suis alors établi à Saint-Savin car il y avait là murs et toits à construire, et qu'il me fallait oublier ma peine. C'est donc au mois d'avril, alors que les neiges accrochaient encore les pentes de la Ribère, que je pris logis à l'écart du village – comme il est de coutume pour nous autres cagots, qui devons aussi porter le signe de notre infamie sur nos vêtements, une bégaude rouge au poitrail – dans une cabane forestière qui sentait l'humidité et le bois rongé. Travaillant aux chantiers de l'abbaye, je taillais mes fûts en poutres et ne me préoccupais que de survivre, car en mon esprit toutes sortes de mauvaises idées se cognaient les unes aux autres.

C'est par une soirée venteuse que frère Cyprien frappa à ma porte.

— « Guilhem Chrestiaas, il faut que je t'entretienne d'un sujet ». Une enfant se tenait près de lui. Devant sa beauté et son infirmité, je suis resté muet. La petite portait ses douze années avec une chevelure couleur des blés, un visage d'ange, et des yeux étrangers au monde, l'un vert, l'autre bleu avec du jaune. Mais son bras et sa main toute crochue me firent frémir. Pour sûr, certains la diraient marquée par le diable. « Laisse-moi entrer, Guilhem » répéta le vieil aumônier avec patience. Je m'exécutai et poussai deux tabourets autour du feu, tout en essayant, par grands gestes inutiles, de rendre l'endroit plus propre à mes visiteurs.

— « C'est que...je n'ai pas grand-chose ici, pour vous recevoir » bredouillai-je. Le moine me fixa de ses yeux clairs un long instant, puis sourit.

— « Si je voulais être reçu, Guilhem, je t'aurais prévenu ». Ils s'installèrent et un silence se fit, que je n'osais briser. L'aumônier réchauffait ses mains aux flammes, tandis que la fillette me fixait sans ciller. Voyant mon inconfort devant son assurance, elle sourit. C'était un sourire de joie simple et de beauté qui toucha le fond de mon être. J'essayai de le lui rendre.

— « Guilhem » reprit plus gravement Cyprien. « J'ai réfléchi à toi, ces dernières semaines.

— Merci, mon père.

— Je ne suis pas Abbé » me coupa-t-il. « Mais j'ai entendu ton histoire. Je sais que tu as perdu femme et fille, l'hiver dernier. Tu es venu ici en espérant que *la malautia* ne te suive pas.

— J'avais mal espéré, frère Cyprien. Le Vall d'Azun, le Davantaygue, le Vall de Toy... Tous sont touchés. La maladie est arrivée de Panticousse, avec saintiers et tailleurs de pierre. Et pas par la plaine. C'est bien la seule fois que la plaine n'envoie rien de mauvais » maugréai-je malgré moi.

— « Rien de cela n'est de ton fait. Tu avais besoin de quitter les murs qui ont vu les tiens revenir à Dieu, et je le comprends. Mais ce n'est pas de peste que je veux te parler. Je sais bien que tu souffres, et je voudrais t'aider. J'aurais aimé t'amener une nouvelle famille... ». Le frère Cyprien avait laissé les mots sortir de lui. Je restais coi, coupé par la surprise et par l'évidence de la chose. L'enfant me dévisageait de ses yeux étranges. Je mis les miens dans les siens.

— « Comment vais-je la nourrir ? Je n'ai que peu, ici ». Le moine leva vers moi un visage étonné.

— Tu pourvoyais déjà aux besoins de ta famille à Lourdes. Tu réussiras à vivre ici. Et puis le prieur te relève de ton devoir de dîme. Je suis venu te l'annoncer. Cela devrait t'aider à surmonter ton épreuve.

— Je ne demande pas d'argent » répondis-je toujours sous le coup de la surprise.

— « Je sais cela, Guilhem ». Il marqua un temps d'arrêt. « Les temps sont difficiles pour tous, mais nous avons besoin de bons artisans du bois. Et en ce qui m'échoit, je ne fais pas de différence entre les cagots et les autres. Vous êtes tous brebis de Dieu ».

J'observais l'enfant dont le regard m'interrogeait en silence, comme si elle attendait quelque chose de moi. Sa beauté et sa difformité mélangées me troublaient au plus haut point.

— « Je l'accueille dans mon foyer » répondis-je. Le frère Cyprien eut à nouveau cette expression embarrassée, puis hocha la tête.

— « La peste a fait de nombreux morts dans la vallée. Plusieurs centaines à Saint-Savin. Mais ces jours-ci, c'est aussi la nourriture qui manque. Que Dieu te garde, Guilhem » grommela le vieil homme en partant.

Les semaines qui suivirent furent les plus étranges de ma vie. Muette, l'enfant me suivait des yeux sans mot dire. J'osais à peine l'approcher, de peur qu'elle disparaisse. Plusieurs fois j'essayais de dire son nom, car elle s'appelait Jeannette, mais l'émotion m'étreignait trop et je me contentais de parler des choses de tous les jours et parfois de moi-même. De mes vagabondages entre les chantiers, de mes colères et de mes rixes. Car j'étais batailleur en ces temps-là, bien que fer et armes soient interdits aux cagots, et j'en avais assommé plus d'un avec mes poings durs comme des maillets.

Nous passions aussi des soirées en silence, mais sans que cela ne fût une gêne. Au fond de moi, il y avait rage et désespoir. D'avoir perdu les miens, de ne pas avoir vu les corps, qu'on me les ait enlevés comme ça, sans un geste de compassion. Et puis les mauvais sentiments se cachèrent un peu devant le sourire de Jeannette, même si colère et chagrin ne trouvaient pas les mots pour sortir de mon cœur et restaient là, tapis comme de méchantes bêtes. Dans ma maison, ces semaines de printemps apportèrent néanmoins un peu de lumière. Mais l'enfant demeurait silencieuse comme une grotte du Pibeste, et nulle parole ne franchissait le rempart de ses lèvres.

Jusqu'à ce que je l'entende chanter.

Un soir que je rentrais du moutier, en vue des grands châtaigniers surplombant la cabane, une voix porta sous les ramées, si pure que je pensais entendre une fée. Approchant comme un renard, je crus que je faisais un rêve. A la voix sibylline s'ajoutait un concert de gazouillis, de zinzinules, trilles et fringotes ; tout une euphonie ailée, si belle que seul frère Cyprien sut m'en donner les mots.

Et Jeannette, sur le pas de porte, lançait du pain rassis par petits gestes lents, pour ne pas les effrayer. Autour d'elle, c'étaient mésanges, sitelles, bouvreuils et accenteurs qui voletaient en joie. Un peu plus haut, on distinguait geais et pics qui attendaient leur tour. Elle semblait leur dire des choses, mais quoi ? Et moi, d'abord ravi, je m'inquiétais. Que penserait-on d'une enfant qui parlait aux oiseaux ? Envoutement, sortilège...Je voyais déjà les bouches folles médire et me l'arracher. Aussi je marchais à pas vifs et dispersais les volatiles, tout en la poussant à l'intérieur.

— « Tu dois être plus prudente. Les autres pourraient penser que tu pactises avec l'âne rouge...Enfin le diable, je veux dire ». J'étais courroucé, mais c'était par inquiétude ; ou plutôt j'avais la colère au ventre en pensant au mal qu'on pourrait lui faire.

Le lendemain, après avoir sermonné Jeannette sur l'importance de se méfier du monde, je partis travailler, puis revins au crépuscule avec le même stratagème, évitant d'être vu en chemin, coupant à travers les halliers et remontant la coudraie qui longeait les prés. A nouveau, je fus étreint par l'émotion en entendant sa voix et le chant des oiseaux qui l'entouraient. Enhardis, certains s'étaient posés sur ses bras ;

une grive tournoyait même au-dessus de sa tête, dessinant une couronne de plumes. Puis je sortis d'un coup et ils s'envolèrent, tandis que Jeannette courait dans la maison en faisant la grimace. Alors je passai ma main dans ses cheveux, et elle rit en venant dans mes bras.

Notre rituel se répéta des semaines durant, sans que je ne m'en lasse. Au fond de moi, j'espérais revivre chaque soir l'enchantement qui me ferait oublier, l'espace d'un instant, le chagrin qui rongait mon cœur. Et revenant à l'orée des bois, c'était toujours la même cohue, les mêmes petits compagnons, habitués à se faire nourrir de pain et de chansons, qui disparaissaient à mon arrivée.

Mais c'est en fin d'après-midi de la Saint-Jean, alors qu'un vent d'Espagne berçait les frondaisons et que les villages préparaient leurs grands feux, que je vis la bestiole.

Perchée sur une branche basse, elle ne s'envola pas avec les autres. Dans son visage rond cerclé par un trait ocre, ses larges yeux d'ébène me considéraient. De petits points noirs parsemaient son ramage, blanc comme neige au cœur d'hiver. Elle poussa un « khrûh » rauque et strident, déploya ses ailes, puis claqua du bec et me fixa. Pour une fois, Jeannette ne s'était pas précipitée à l'intérieur. Elle restait là, pointant du doigt la Dame-Blanche, et semblait former des mots de ses lèvres muettes.

Un peu inquiet de cette apparition, j'apostrophaï l'orfraie : « Que fais-tu là, toi ? ». On disait l'oiseau porteur de mauveté. Certains la clouaient aux portes pour conjurer le sort. Pour ma part, je n'y avais jamais vu qu'un être de la nuit. Je répétais : « Que fais-tu là ? » alors que Jeannette ne baissait pas son bras.

La bête répondit d'un « Chhhhh... » fantomatique, et s'envola de quelques pas, gardant son regard sur moi. L'enfant la suivit. Puis la chouette repartit un peu plus loin, et me dévisagea encore. Jeannette se retourna, toute excitée. J'avancais de deux toises, puis l'orfraie répéta son manège. C'était comme un appel. Jeannette entra dans le jeu, et quelque chose en moi me dit qu'il fallait suivre. Aussi pris-je nos capes de laine, un solide bâton et quelques provisions, et nous suivîmes l'oiseau qui voletait d'arbre en arbre pour inciter à le suivre.

Remontant vers le sud, nous avancions à flanc d'une montagne ombreuse, riche de végétation, et l'on apercevait de l'autre côté de la vallée le Davantaygue, avec ses châteaux à demi cachés par le feuillage, Saint Pastous, Couhitte, et Beaucens. Nous évitâmes Uz sans rencontrer âme qui vive, car tous attendaient l'arrivée des flambeaux de la Saint-Jean sur la place. L'orfraie poursuivait son vol, et je me dis alors que nous étions partie d'un bien étrange équipage.

Les ombres s'étendaient sur la sylve, les cavées que nous empruntions devenaient plus obscures, mais au fond de moi, j'avais acquis l'idée qu'un mystère s'éclaircirait en suivant l'animal. Jeannette chantait parfois, mais tout doucement, d'un filet de voix pur comme une source fraîche, et je remarquais qu'autour d'elle les ramages devenaient plus intenses. Alors de mon cœur remontaient peine et joie en une étrange réunion, sans que j'arrive moi-même à parler, les mots bloqués dans mon gosier.

Nous surplombâmes Pierre-fîte sans franchir le gave, restant à flanc abrupt. En face, le Viscos pointait son aileron vers un ciel fauve. Les parois dominant le ravin étaient à deux pas en dessous, et l'on voyait la procession de torches vers le centre du village. La nuit allait bientôt tomber. Devant nous, la Dame-Blanche montrait une sente poursuivant au sud. Nous avançons d'un bon pas et j'étais fier que l'enfant parvienne à me suivre.

Passé Cancéru, nous marchions à la brune. Au-dessus, on voyait le grand feu de la Saint Jean à Cauterès, et en bas de la vallée, la lueur de Pierre-fîte. Nous approchions des cabanes de bains au village d'en bas, lorsqu'une vieille femme, lanterne à la main, croisa nos pas. Voûtée comme les arches de l'abbaye, elle traînait une patte, mais son œil était vif lorsqu'elle croisa le mien :

— « Si tu viens pour le feu, tu es bien en retard » lança-t-elle d'une voix éraillée. Puis elle se ravisa en voyant ma bégau. « Cagot, eh ? Qu'est-ce que tu fiches alors ? ».

— « Je vais sur mon chemin, et je passe le vôtre.

— Tu n'es pas bienvenu, là-haut, avec les autres. Qu'est ce qui te fait marcher ainsi, dans le noir ? ». Je réalisai que Jeannette s'était cachée et ne sut que répondre. La femme me scruta. « Toi, tu cherches ce que tu ne peux attraper » siffla-t-elle, espiègle. Le feu me vint au visage.

— « On court tous après quelque chose. Toi aussi, j'en suis sûr ». Elle gloussa.

— « Tiens, voilà un cagot qui sait parler ! Mais dis-moi, que regardais-tu dans les arbres, juste avant ? » La lueur de sa lanterne reflétait des yeux perçants comme ceux d'un faucon. Puis elle esquissa un sourire. « Ne me réponds donc pas. On a tous nos secrets.

— Quel est le tien, alors ?

— Je crois que tu le sais. Un peu comme toi, je suis, disons, loin des autres » dit-elle en faisant un geste vers Cauterès. « On m'appelle Sigrid. Il y a longtemps, j'habitais ailleurs. Loin d'ici. Avec mes herbes, je soignais les gens. Mais j'ai été chassée, et suis venue en Ribère

— Tu sembles aussi seule ici que chez toi.

— Oui, je suis seule, comme toi. Comme les cagots, qu'on tient à l'extérieur du village, qui ne peuvent boire à la fontaine publique, qui ne peuvent travailler la terre, le feu ou l'eau. Mais je soigne tout le monde, oui. Pour ça, ils sont contents de venir me trouver, en secret, pour soulager leurs maux et bien d'autres choses... ».

Je l'interrompis.

— « Tu dis que tu soignes. Est-ce que tu peux guérir...les douleurs de l'âme ? ». Me dévisageant d'un peu plus près, elle parla d'un ton doux.

— « Il y a des douleurs qu'il faut porter en dehors de soi pour les soigner. Et ceci je ne peux le faire à ta place. Voilà mon conseil.

— Tu me dis ce que je sais déjà.

— Peut-être te faut-il aller au bout de ton chemin, alors » lâcha-t-elle en faisant signe vers la montagne. Ses yeux brillaient dans l'obscurité. Elle coula un regard alentour, comme si elle devinait ceux qui m'accompagnaient. « Et si tu as vu quelque chose qu'il te faut suivre, alors fais-le. Et souviens toi de mon conseil.

— Je le ferai. Adieu » lui dis-je d'un ton plus sec que je ne voulais. Nous nous séparâmes. Mais je ne pouvais empêcher mes pensées de courir sous mon crâne ; la mort de mes aimées, que je ne pouvais accepter ; ma condition de cagot, qui me donnait la rage au cœur. Je remuais ces sombres idées quand, sans bruit, Jeannette sortit de sa cache et m'indiqua l'orfraie qui patientait, plus loin sur une basse branche. A la lueur de la lune, presque un disque blanc, on distinguait les choses et les êtres, et nous contournâmes la ville à travers les bois du Péguère.

Bientôt, c'était l'Araillère et nous remontâmes les cascades, Ceriset, Bacou, Pas de l'ours et Boussès, tohus-bohus de vapeurs et grondements, pour atteindre le Pont de Nest et ses troncs de sapins couchés entre deux rocs. Mais l'orfraie ne s'arrêtait pas. Elle poussa jusqu'au Cayan et au fond, s'engouffra brusquement sous de grands pins à flanc de montagne. L'air était lourd de rosée, et déjà le ciel s'éclairait d'azur. Un chemin abrupt serpentait entre fougères, racines et roches moussues ; un chemin sombre mais parcouru de fleurs des bois et de senteurs résinées.

Alors que devant nous la chouette volait sur les arbres, j'eus le sentiment d'entrer en un val mystérieux. Les frondaisons s'étiraient vers le ciel mais certains fûts, voutés sur eux-mêmes en des formes étranges, faisaient songer à de grands animaux. On croyait découvrir un monde inexploré, et nos pas sur la terre se faisaient plus légers.

Je montais sur la sente tandis que les premiers rayons du soleil caressaient les hauts branchages. Autour de nous la nature s'éveillait, et les mélodies ailées avaient peuplé le repos de la nuit. Jeannette aussi avait senti la magie de l'endroit, et s'était mise à chanter. Sa voix d'enfant volait sous les ramures, cristalline et fragile. Un silence se fit ; tous retenaient leur souffle. Je m'arrêtai aussi, comme en quête d'un signe.

Alors la forêt entière répondit à Jeannette dans une extraordinaire symphonie d'ululements, de coucoulis et claquements, babilleries et oupements, tandis que partout les oiseaux paraissaient. Ici plusieurs tétras, en robe d'apparat, là un grand-duc nous fixant de ses yeux d'or, agacé de pics et de corneilles, tandis que plus haut, virevoltaient corbeaux et chocards. Et devant, toujours silencieuse, la Dame-Blanche montrait un passage.

Exaltés par l'hommage sylvestre, Jeannette et moi nous mîmes à courir, faisant fi de notre souffle, excités par cette foule révélant sa présence. Nous montâmes le long d'un ruisseau entre bouleaux, sorbiers, et pins à crochets. La forêt se clairsemait, laissant place aux rhododendrons, genévriers et gentianes, quand nous arrivâmes en un Pouey dont je ne savais le nom – mais dont j'appris plus tard qu'il s'appelait Trénous.

Ce fut comme un enchantement.

Le petit gave d'argent serpentait entre des tapis d'herbe fraîche, en aval d'un saut d'eau émergeant de rochers. Au milieu s'épanouissaient ramondes, lys et ancolies. Autour de nous, la montagne élevait ses majestueux massifs, tout en crêtes et murailles, et plus haut encore, les grands seigneurs du lieu laissaient planer leurs larges ailes.

Mais ce qui me pétrifia était deux toises au-delà. Une hutte décorée de fleurs, et devant elle, une apparition. Sur le pas de porte, une jeune femme haute et belle, de chevelure blonde, aux yeux vert et bleu, nous regardait en souriant. Sur son épaule était perchée l'orfraie.

— « Maman ! » cria Jeannette en s'élançant vers elle.

Je tombai à genoux, les voyant réunies, dans ce petit coin de terre comme un paradis. Au fond de moi, je sus que le voyage touchait à sa fin.

Alors la Dame-Blanche me parla, et dit ce que nul homme n'avait su me faire entendre. Que ma fille et ma femme adorée étaient mortes il y a des mois, et qu'il fallait l'accepter. Que la paix de l'âme ne vient qu'après que soient sortis les mots qu'on a au cœur. Et que cet étrange voyage, mon cœur l'avait rêvé pour m'offrir cette paix.

En dedans, c'était comme si une cage s'était ouverte. Je me mis à pleurer et d'un coup, toute ma peine et ma rage s'envolèrent. Me tournant vers le val, je vis les hautes cimes éclairées d'or. Je me sentais léger, je devenais oiseau. Dans mon esprit, me revient encore aujourd'hui les pensées qui jaillirent alors : « La vallée s'étire aussi loin que porte mon regard. Je n'ai plus qu'à déployer mes ailes, donner une impulsion et m'envoler ».

Depuis ce jour, mon âme est guérie. Et si je sais qu'on nous enseigne un paradis, quelque part dans le ciel, j'ai aussi vu là-haut celui de Dame-Blanche, dans le Pouey enchanté, où ceux que j'aime tant m'attendent à jamais.

19783 signes espaces comprises